title : Journal de l’Empire (1808-05-12), Théâtre français, *Amphitryon*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1808/theatrefrancais/amphitryon

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 12 mai 1808.

created : 1808

language : fre

# Théâtre Français. *Amphitryon*.

[...] *Amphitryon* doit aujourd’hui la plus grande partie de sa fortune à l’art des acteurs : il n’y a aucun intérêt dans la pièce comme dans la plupart de celles de Molière ; ou s’il y en a, il ne peut tomber que sur le pauvre mari victime du galant caprice de Jupiter. Quoique les maris trompés soient un des sujets de plaisanterie le plus ordinaires, au théâtre *Amphitryon* est si malheureux, si maltraité, et il mérite si peu, qu’il y a de bonnes âmes qui le plaignent ; mais cet intérêt est bien faible. La pièce ne se soutient véritablement que par le merveilleux et par le comique ; mais à présent que tout le peuple va à la comédie, beaucoup de gens simples ne se prêtent point à ce merveilleux et à ce comique. J’entendais, à la dernière représentation, une bourgeoise qui témoignait naïvement combien elle était scandalisée de l’erreur d’Alcmène. Comment, disait-elle, une femme peut-elle se tromper ainsi, et prendre un étranger pour son mari ? Cette bourgeoise, qui probablement aime son mari, épousait la querelle d’Amphitryon, et soupçonnait Alcmène de mauvaise foi : elle jugeait par ses yeux. Desprez lui paraissait ressembler si peu à Damas, qu’elle ne croyait pas la méprise possible. Voilà l’inconvénient de ces pièces dont le comique est fondé sur la ressemblance : plusieurs spectateurs n’entrent point dans la supposition de l’auteur ; ils ajoutent foi à ce qu’ils voient plus qu’à ce qu’on leur dit. Chez les anciens, où les acteurs étaient masqués, la ressemblance était si parfaite, que les spectateurs n’auraient pu distinguer Jupiter d’avec Amphitryon, Mercure d’avec Sosie, sans une certaine marque que le dieu et son messager avaient à leur coiffure. Regnard a voulu imiter bien inutilement cette précaution dans *Les Ménechmes* : le valet du chevalier lui attache un ruban à son chapeau pour le reconnaître ; mais le chevalier est si différent de taille et de figure, de son frère Ménechme que les spectateurs n’ont besoin d’aucun signe pour les distinguer.

On croit communément que Jupiter, dans la visite qu’il fit à Alcmène, se contenta de deux nuits ; mais Lucien, très savant dans la mythologie assure qu’il en prit trois ; et ce qui vient à l’appui de son témoignage, c’est qu’Alcmène, en mémoire de la glorieuse aventure qui la rendit mère d’Hercule, portait trois lunes dans sa coiffure, ainsi que nous l’apprend Stace, au sixième livre de *La Thébaïde* :

Parvoque Alcmena superbit

Hercule tergemina crinem

Bayle fait, sur cet ornement, de bien mauvaises plaisanteries, raisonnant toujours comme les sophistes, d’après les idées et les mœurs de son temps. Un écrivain aussi érudit pouvait-il ignorer que, chez les Grecs comme chez les Romains, les infidélités des femmes n’avaient point de côté ridicule ? Qu’un mari n’était point déshonoré parce que sa femme avait manqué à l’honneur du sexe ? Les trois lunes servaient à la parure d’Alcmène, monument des trois nuits que, par une singulière faveur, Jupiter lui avait accordées, n’avaient rien que d’honorable pour Amphitryon. Telle était la force de la superstition païenne. Le philosophe Bayle pouvait donc supprimer tous les sarcasmes dont il accable Amphitryon au sujet de ces trois lunes : il était plutôt digne de son érudition de rechercher si ces trois lunes étaient pleines ou bien dans leur croissant, si cette forme de croissant présentait aux anciens une idée ridicule, et si les cornes étaient chez eux comme chez nos faiseurs de contes et de comédies, l’emblème d’une infortune maritale.

Le prologue de Mercure et la Nuit, quoique plaisant et agréable à la lecture, ne fait aucun effet au théâtre ; on n’entend pas les interlocuteurs : la voix de Mlle Patrat s’évapore absolument dans l’air, et l’organe de Thénard se conforme à la faiblesse de celui de Mlle Patrat. Molière n’a gère dans toute la pièce que trois scènes qui lui appartiennent ; celle où Jupiter se tourmente pour savoir s’il doit les faveurs d’Alcmène à l’amour ou bien au devoir : délicatesse bien peu convenable à un roué en amour tel que Jupiter. Alcmène a raison de lui répondre :

Vous vous moquez de tenir en langage,

Et j’aurais peur qu’on ne vous crût pas sage

Si de quelqu’un vous étiez écouté ;

L’entretien de Mercure avec Cléanthis, très comique par l’indifférence de Mercure et le courroux de Cléanthis : enfin, la scène de Sosie avec sa femme, qui répond à celle d’Amphitryon avec Alcmène : scène excellente, digne du génie de Molière, et dont il semble avoir puisé l’idée dans ce vers que Sosie adresse à son maître dans la seconde scène du second acte, lorsqu’il l’entend se féliciter d’avance du bon accueil qu’il compte recevoir de sa femme :

*Quid me non rere expectatum amicoe venturum marae*.

« Quoi, ne pensez-vous pas aussi que mon retour sera bien agréable pour mon amie ? »

Dazincourt est excellent dans le rôle de Sosie ; cet acteur semble mettre chaque jour dans son débit et dans son jeu, une vigueur nouvelle, et répond par des faits à l’injustice qui calcule ses années et, méconnaît son talent : il donna une preuve bien éclatante de ce rare talent dans le rôle du valet de *L’Assemblée de Famille* ; rôle qui n’était rien, et qu’il a rendu si intéressant. Mlle Volnais est une Alcmène très capable de justifier le caprice du maître des dieux ; elle remplit ce rôle avec beaucoup de grâce et de décence. Desprez, par sa bonne mine, est un digne représentant de Jupiter. Amphitryon est un personnage presque tragique : Damas, dans la crainte qu’un mari si malheureux ne fût avili, a pris le parti de mettre beaucoup de passion et de jalousie dans son jeu ; il a su oublier son rôle ou trouve qu’il crie trop, mais du moins il ne crie pas pour rien.

Il y a longtemps que je n’ai eu l’occasion de parler d’une de nos plus aimables soubrettes, qui a tant de franchise et de rondeur, un enjouement si naturel, une verve si comique. Mlle Émilie Contat déploie toutes ces qualités dans le rôle de Cléanthis ; et quoique ce rôle soit d’une familiarité assez libre, elle a le secret de ne jamais mettre dans son ton rien de bas ni de trivial :

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.